

Du local à l'universel

Le temps qu'il fait de Sylvain L'Espérance

Yves Rousseau

Numéro 88-89, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23438ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rousseau, Y. (1997). Compte rendu de [Du local à l'universel / *Le temps qu'il fait* de Sylvain L'Espérance]. *24 images*, (88-89), 87-87.

DU LOCAL À L'UNIVERSEL

PAR YVES ROUSSEAU

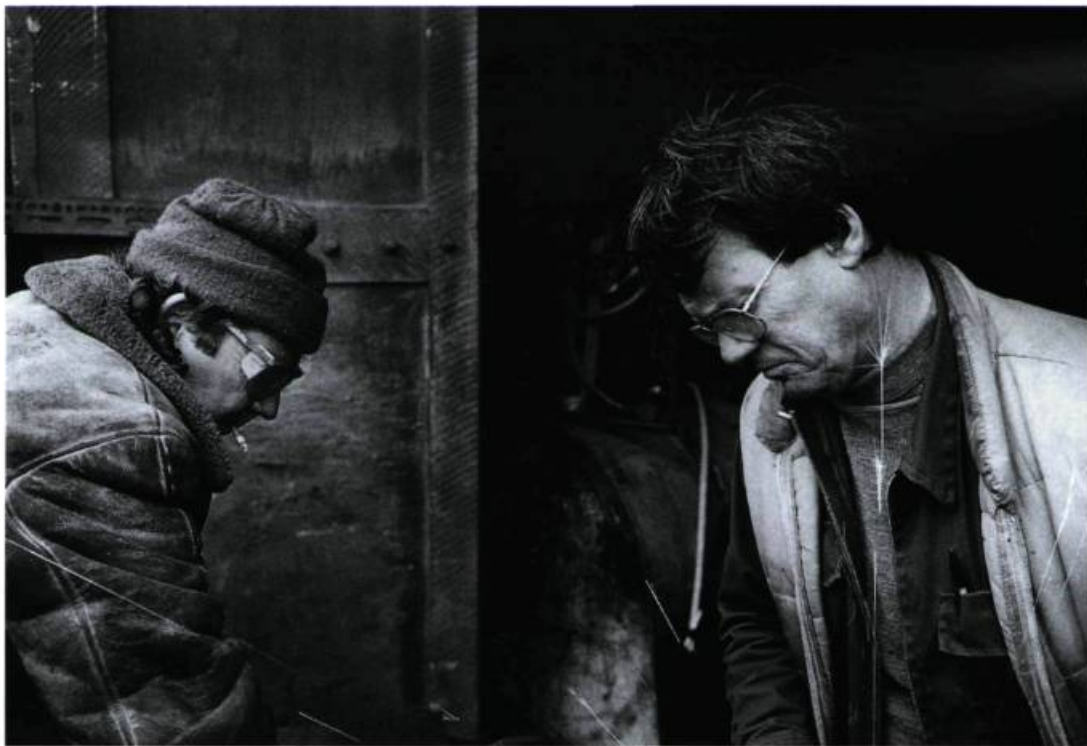
Solidement ancré dans une tradition documentaire qui n'a pas encore capitulé devant le reportage télévisuel, *Le temps qu'il fait* est un état des choses à l'heure où ça va mal. Le titre joue d'ailleurs bien plus sur le temps en tant qu'époque que sur la piste météorologique qu'il pourrait suggérer. L'époque en question, c'est une fin de siècle où le libéralisme économique est en voie de retrouver une arrogance et un pouvoir qu'on aurait aimé voir disparaître au siècle dernier, avec ses travailleurs corvéables à merci, isolés, jetables après usage, sans aucune sécurité d'emploi ni perspectives d'amélioration de leur sort à court ou moyen terme.

Pourtant l'œuvre n'est pas un film militant au sens dogmatique du terme; et cela tient à la manière de Sylvain L'Espérance, déjà affirmée dans *Les écarts perdus*, de son attention particulière aux petits gestes de la belle ouvrage de ces cordonniers, pâtisseries, ouvriers, musiciens du métro, recycleurs; tous ces petits métiers de la précarité, gestes *a priori* pas très glamour et d'autant plus précieux, admirablement rendus par la caméra de Jacques Leduc. Faire respirer la terre avec une pelle, vider un vieux réservoir, souder une structure de métal ou faire chanter un instrument de musique chinois dans le métro devient la défense et l'illustration d'un savoir-faire qui ne veut pas se perdre. Une caméra de proximité qui transforme le

local en universel et trace peu à peu une sorte de tableau fait de petites taches qui se juxtaposent pour saisir la complexité du réel. Une caméra qui fait surtout des travellings vers la gauche lorsqu'elle laisse les

par les corridors du métro d'où on émergerait parfois en pleine canicule, parfois à moins trente l'hiver pour dresser l'état des lieux. Avec des personnages venus de tous les coins du monde, Russie, Italie, Chine, Algérie, déchirés entre la nostalgie et l'appel d'un pays neuf. Confrontés à la réalité d'une Amérique impitoyable et qui tentent de recoudre à leur échelle les lambeaux du rêve américain, sans être dupes. Car l'espoir reste réel, palpable et peut-être la seule réponse possible au temps qu'il fait présentement.

Sans vouloir faire de jeux de mots faciles ni invoquer des raisons extracinématographiques pour dire tout le bien



Sylvain L'Espérance porte une attention particulière aux petits gestes de la belle ouvrage de tous ces métiers de la précarité.

personnages pour arpenter les sites dévastés, les murs borgnes, les portes closes, les déserts industriels, les rues terreuses qui rappellent certains passages de *Nègres blancs d'Amérique*. Car il est beaucoup question d'espace dans les images de ce film.

Imaginons une géographie de Montréal, une carte qui se dessinerait à partir d'un pivot symbolique, disons la place Ville-Marie, pour rayonner apparemment dans tous les sens. Vers l'est jusqu'aux raffineries de pétrole; en suivant les pylones électriques;

que je pense de ce film, disons simplement que rarement le nom d'un cinéaste n'aura si bien collé à son projet de cinéma. ■

LE TEMPS QU'IL FAIT

Québec 1997. Ré. et scé.: Sylvain L'Espérance. Ph.: Jacques Leduc. Mont.: René Roberge. Mus.: Lei Quiang. 65 minutes. Couleur. Prod.: Les films du tricycle. Dist.: Cinéma Libre.

Sortie prévue: automne